

Nécrologie de Pierre. Morizot

par Jean-Pierre Faure

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chères Consoeurs, Chers confrères,
Mesdames, Messieurs,

Il me revient de présenter la nécrologie préparée avec Colette Roubet de notre confrère Pierre Morizot. Nous fûmes tous deux, avec Claude Briand-Ponsart et Denis Fadda, très proches de lui au sein de l'Association Aurais, société d'études et de recherches sur l'Aurès antique que Pierre Morizot fonda en 2002 et qui occupa si intensément, après sa retraite du corps diplomatique, son activité jusqu'à ses derniers jours.

Pierre Morizot s'est éteint le 20 août à Bormes les Mimosas quelques jours après son 97^{ème} anniversaire. Je m'associe d'abord au deuil de sa famille et à celui de tous ceux qui l'ont connu et qui, nombreux, ont témoigné de leur émotion à l'annonce de son décès. Nous perdons en effet un ami très cher, un savant reconnu, un humaniste, enfin dont la longue vie a été consacrée toute entière au service de la France dans la guerre et dans la paix.

Au moment du désastre de 1940, Pierre Morizot a 19 ans, jeune bachelier qui a commencé des études de droit. Son père, par une prescience de ce qui attend la jeunesse française dans un pays sous la férule nazie, l'envoie alors en Algérie où son frère aîné, déjà chargé de famille, est administrateur adjoint de la commune mixte de l'Aurès. Grande comme un département français, elle était peuplée de quelque 50.000 âmes dans un décor gigantesque de montagne âpres et colorées. Aux fonds des vallées une population berbère largement semi-nomade, à la fois agriculteurs et pasteurs, rythme ses déplacements selon les saisons, le cycle d'une eau trop souvent rare et la transhumance de quelques pauvres troupeaux de moutons et de chèvres.

Arris, le chef lieu, n'est alors que le regroupement de quelques « mechtas » où s'élèvent un bordj administratif, une maison forestière, un logis pour six gendarmes, une école et deux ou trois maisons européennes. Pierre Morizot débutera sa carrière comme instituteur et enseignera donc le français aux enfants « chaouis » qui ne parlent naturellement que le berbère. C'est dans ce cadre qu'il va découvrir en les parcourant à pied et à mulet, souvent seul, les grandes vallées de l'oued Abdi, de l'oued Abiod et de l'oued Guechtane qui se perd dans les piémonts sahariens quasi lunaires du sud du Massif de l'Aurès. Là naîtra aussi sa passion pour l'antiquité romaine dont il constate que les ruines jalonnent tous les itinéraires où l'on trouve de l'eau et des lopins de terre irrigables. Surprise, dans ce monde isolé, il y a aussi des inscriptions que, formé au latin par le curé de son village, il peut déchiffrer sans difficulté. En 1941, lui et son frère aîné, sur indication d'un goumier, trouvent près d'Arris la célèbre épitaphe de Mastiès, *dux et imperator*, d'un chef berbère du 6^{ème} siècle qui atteste de la rémanence de Rome au cœur du massif alors que l'empire d'occident avait déjà disparu.

1942 va orienter Pierre Morizot vers une autre voie. Dans l'Algérie d'avant le débarquement allié de novembre, il est astreint pendant huit mois au service civique des Chantiers de la Jeunesse qu'il passe en Kabylie dans une exploitation forestière. Le travail est certes dur mais le pire est une sous-alimentation chronique car l'Algérie, faute de relations suffisantes avec la métropole et presque aucunes avec l'extérieur est soumise à une pénurie alimentaire qui confine à la disette voire à la famine dans ses coins les plus reculés.

Les débuts de l'année 1943 vont être très difficiles et confus en Afrique du Nord, marqués par les conceptions politiques divergentes des généraux de Gaulle et Giraud. Une nouvelle armée émerge laborieusement à partir de l'Armée d'Afrique, qui se bat dès novembre 1942 en Tunisie, des Forces françaises libres venues d'Egypte, de la mobilisation générale des Français d'Afrique du Nord et de l'apport des évadés de France. Elle est rendue militairement crédible par la décision de Roosevelt d'autoriser la livraison du matériel et de l'équipement de huit divisions, dont trois blindées, destinées en priorité à servir en Italie.

Le 1^{er} juillet 1943, Pierre Morizot, s'engage dans les Forces Françaises Libres, alors regroupées en Tripolitaine, constituées d'une part par la 1^{ère} division de Français Libres ayant combattu avec la 8^{ème} Armée britannique et par la colonne Leclerc venue du Tchad jusqu'au Fezzan. Il fut affecté au Régiment de marche de Spahis marocains, noyau de cavaliers de l'Armée du Levant, ayant rejoint le général de Gaulle dès juin 1940 en passant en Egypte.

Son unité sera transférée au Maroc, où se formait la 2^{ème} Division blindée, dont elle deviendra, rééquipée en matériel américain, le régiment de reconnaissance du général Leclerc. La Division, une fois instruite, rejoint au printemps 1944 l'Angleterre. Affectée à la 3^{ème} Armée américaine du général Patton, en deuxième échelon, elle passe en France le 31 juillet 1944 pour l'assaut final de la bataille de Normandie. Elle est immédiatement engagée dans l'encerclement des forces allemandes ; l'audace et l'énergie de Leclerc contribua largement à l'écrasement de l'ennemi avant de lui ouvrir la route de Paris.

Un mot sur ce que fut la mission d'un régiment de reconnaissance blindée. Précédant le gros de la division, sur un front large, une vingtaine de pelotons de cinq automitrailleuses ou chars légers foncent, lèvent et signalent les résistances ennemies que les chars de bataille et l'artillerie écraseront ensuite. Les premiers coups sont toujours pour eux. A ces jeunes chefs de peloton, aspirants ou sous-lieutenants, on demande initiative, courage et abnégation. En opération, le régiment perd en moyenne un chef de peloton par jour, tué ou blessé. Bien sûr, nos regrettés confrères Pierre Morizot et Yves Guéna, qui fut alors son frère d'arme, ne nous en ont jamais dit un mot. Mais il convient de rappeler, au nom de l'Histoire, que si la guerre est la poursuite de la politique par d'autres moyens, dans les moments de crise, c'est avec le sang des hommes jeunes que l'on solde les errements de la politique. Pierre Morizot sera blessé, survivra et terminera la guerre avec des citations élogieuses et la Légion d'Honneur à titre militaire.

J'ai voulu parler des jeunes années de Pierre Morizot parce que c'est dans l'adversité que se forge la volonté d'un homme qui guidera ensuite sa conduite toute sa vie.

La guerre finie, Pierre Morizot, reprend ses études. Il se marie aussi avec Rosine Jean, qui sera médecin, et fonde une famille. Licencié en droit, il est admis en 1946 dans le corps des contrôleurs civils du Maroc et renoue donc avec le monde berbère d'abord à Figuig puis avec les tribus schleues de l'Atlas marocain. Après le calme apparent de l'immédiat après-guerre, il perçoit et vit la mutation progressive du Maroc où le protectorat français s'efface, lors d'une série de crises politiques, devant un nationalisme croissant aspirant à l'indépendance, ce qui sera réalisé dans les faits en 1956.

En 1957, une page se tourne. Il est reclassé dans le corps diplomatique. Sa seconde carrière débute à Tabriz dans l'Iran du Shah. Il me disait avec un sourire : « Je ne parlai ni le persan ni le turc en usage dans le pays mais cela n'avait pas d'importance. Tout passait par le gouverneur de la province, issu d'une grande famille, qui avait fait ses études à Paris et avec qui j'avais les meilleures relations ». Après ce premier début, Pierre Morizot poursuit pendant trente ans une carrière classique qui le verra encore consul général à Ottawa, conseiller à Oslo et à Dakar, en poste à l'Administration centrale du Quai d'Orsay dans les directions « Afrique-Levant » puis « Europe », au Service des pactes et du désarmement, détaché au Ministère de la Défense et enfin dans les postes d'ambassadeur au Sultanat d'Oman puis au Sri Lanka.

Tout au long de sa carrière professionnelle, de 1946 à 1986, Pierre Morizot n'a jamais cessé ses recherches archéologiques, se rendant quand cela lui était possible en Algérie, cultivant une sincère amitié désintéressée avec une population qu'il avait appris à connaître de longue date, participant à de nombreux colloques et publiant plus de 70 communications scientifiques.

Pierre Morizot a fondé en 2002 la Société Aouras d'études et de recherches sur l'Aurès antique pour promouvoir la connaissance et la protection du patrimoine antique de cette région. Elle regroupe les chercheurs français, algériens et étrangers dans cette quête incessante. Son souci permanent a été d'associer le plus possible tous ces chercheurs dans un contexte original de pluridisciplinarité qui couvre la plus grande gamme possible d'études sur le massif de l'Aurès que ce soit dans les domaines de la paléontologie, de l'anthropologie des origines, de l'histoire et la géographie et de toutes les disciplines de l'archéologie, de l'Antiquité jusqu'à l'ère médiévale, de l'épigraphie à la prospection spatiale. Il a eu le souci constant d'ouvrir un champ de recherche aux plus jeunes et en leur donnant la possibilité d'être publiés dans la revue de la société et de participer à des colloques et voyages d'étude *in situ*. J'ai encore le souvenir d'un ami historien de l'Afrique antique qui me disait en 2004 ainsi qu'à notre regretté confrère Modéran, devant le tombeau numide du Medracène : « Depuis vingt ans, je rêvais d'être ici et, grâce à Monsieur Morizot, ce rêve s'est réalisé. »

Tel était l'homme, le soldat, l'administrateur, le diplomate et le savant qui, jusqu'au dernier jour, s'est dévoué à sa passion pour l'Aurès antique égale à son amitié fraternelle pour ceux qui l'habitent aujourd'hui.

Pierre Morizot nous laisse deux livres fondamentaux. D'abord une « Archéologie aérienne de l'Aurès » (1998), fruit de dix ans de travail pendant la décennie 1990 pendant laquelle il lui était impossible de se rendre sur place. A partir des archives photographiques de l'Armée de l'Air de 1950 à 1960, c'est-à-dire quand la prospection spatiale n'existait pas et avant l'urbanisation généralisée, il a méticuleusement recensé les images de tous les vestiges antiques déjà connus et en a découvert quantité d'autres. Le pendant de ce travail documentaire, c'est la publication en 2015 de « Romains et Berbères, face à face » qui fait la synthèse de 70 ans de recherches et de passion.

Il y a quelques années un ami algérien lui faisait remarquer :
« Vous avez des racines algériennes ! » Souriant, il rétorqua : « Ah, je ne le savais pas ! »
« Mais si, mais si... Souvenez vous, l'arbre que vous avez planté à l'université de Tébessa a grandi. »

Quel arbre ? Un olivier j'espère, un arbre millénaire, symbole de la richesse antique de l'Aurès et symbole universel de la Paix, le plus beau témoignage possible à la mémoire de Pierre Morizot.

A Paris, Académie des Sciences d'Outremer, le 5 octobre 2018

Jean-Pierre Faure